



HAL
open science

Les marqueurs de territoires idéologiques à Beyrouth (1975-1990)

Michael F. Davie

► **To cite this version:**

Michael F. Davie. Les marqueurs de territoires idéologiques à Beyrouth (1975-1990). Pierre Fresnault-Deruelle. Dans la ville, l'affiche, 4, Maison des Sciences de la Ville, Université François-Rabelais, pp.38-58, 1993, Collection Sciences de la Ville, 2-86906 055 6. <hal-01077504>

HAL Id: hal-01077504

<https://hal.science/hal-01077504v1>

Submitted on 18 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

LES MARQUEURS DE TERRITOIRES IDEOLOGIQUES A BEYROUTH (1975- 1990)

MICHAEL DAVIE

Entre 1975 et 1990, durant toute la période de la guerre civile, on a assisté à Beyrouth à une prolifération de graffiti et d'affiches de toutes dimensions, couvrant murs, portes, balcons, piliers de soutènement, poteaux téléphoniques, devantures de magasins, recouvrant même des carcasses de voitures abandonnées et rivalisant avec les calicots et les portraits géants de chefs de milices et de personnalités politiques, militaires ou religieuses.

L'œil exercé, celui du Beyrouthin, était sensible à toutes les subtilités de ce placardage qui, au-delà du message politique, définissait un espace idéologique particulier. Il lui était possible d'identifier, grâce aux signes extérieurs exhibés, les territoires contrôlés par chaque groupe politique et suivre dans le temps l'évolution de leurs contours. Toute modification du contenu iconique, tout changement dans la combinatoire figurative d'éléments particuliers, tout déplacement des lieux de placardage, lui ont reflété les évolutions internes des émetteurs et la qualité de leur quadrillage du territoire, espace perpétuellement contesté par les forces en présence.

Cet article se propose de présenter la riche gamme de l'affichage qui était visible dans Beyrouth en guerre et de décoder une partie de son rôle en tant que marqueur de territoire politique. Tous les moyens visuels furent mis en œuvre par les nombreux acteurs de la guerre urbaine pour exprimer sentiments et points de vue. Graffitis, affiches, panneaux géants, drapeaux, tous appartiennent à une même logique d'affichage; tous tentaient de toucher le plus grand nombre de personnes, sympathisants et opposants, civiles ou miliciennes. En quelque sorte, l'affichage une arme utilisée pour déterminer des rapports de force.

Le plus usité fut sans doute la bombe à peinture servant à peindre des graffiti; bon marché, légère et donc aisément transportable par le milicien en armes, elle fut l'outil le plus communément utilisé. Les affiches et affichettes étaient tous aussi massivement présentes; imprimées ou photocopiées, en monochromie ou en couleurs, leurs dimensions étaient variables; véritables produits d'une industrie des arts graphiques, leur coût fait qu'elles ne pouvaient être l'œuvre d'un créateur individuel. Les milices, les partis politiques et les armées étrangères présents à Beyrouth, de même que l'État, eurent une préférence pour ce vecteur. Plus rares, par contre, furent les panneaux peints géants qui avaient été érigés à des points particulièrement passants: grands carrefours, points de passage d'un secteur à un autre de la capitale, façades d'immeubles bien visibles. Plus original était

le recours à des silhouettes géantes de chefs de milices: de 3 à 6 m de haut, découpées dans des plaques de plastique blanc semi-translucide, ils étaient souvent éclairés de nuit. A cet inventaire il faut ajouter les calicots, moins fréquents néanmoins que les autres vecteurs car plus fragiles, les bourrasques étant imprévisibles dans cette région de la Méditerranée; ils rythmaient l'espace aérien dans les canyons urbains de la ville, suspendus d'un côté à l'autre des rues passantes, accrochés entre des poteaux électriques et des lampions, ou des balcons en vis-à-vis. Des faire-parts de décès¹ ou des annonces de requiems occupaient de surcroît le peu de place encore disponible ou s'y superposaient. Enfin, les drapeaux, moins nombreux que les affiches, décoraient eux aussi la ville: en toile ou en papier, flottant au-dessus de positions militaires et de barrages de contrôle. Quant aux monuments, très rares, ils étaient le plus souvent des hauts-reliefs à l'effigie d'un chef, et occupaient tout un pan de mur à des carrefours incontournables. A cette diversité, s'ajoutaient les plaques publicitaires qui encombraient elles aussi l'espace de la ville et exagéraient l'apparence désordonnée et anarchique de l'ensemble; ils ne seront pas décrits ici.

Une observation pertinente de ce matériel, de son importance qualitative et quantitative, sa présence dans des lieux préférentiels dévoile une logique particulière de contrôle, issue non seulement de contraintes géographiques mais aussi de la superposition des nombreuses forces idéologiques.

L'AFFICHAGE A BEYROUTH

Les vecteurs et leur contenu

Le message idéologique le plus courant fut le graffiti: il avait l'avantage précieux d'être immédiatement visible, et donc libre des aléas d'une chaîne de production de l'imprimé. Indélébile, il a été apposé partout, à tous les moments de la guerre, acquérant une fonction identitaire, confirmant l'existence d'un acteur précis dans l'anonymat des combats. Œuvre individuelle, éphémère, il fait partie intégrante de la logique d'affichage visant à marquer des territoires personnels ou idéologiques. CHAKHTOURA (1978) et HABIB (1986) en ont fait une classification complète.

Les plus visibles par le public étaient ceux peints sur les murs extérieurs, les entrées des immeubles, les rideaux des magasins, voire sur les panneaux de signalisation routière, ou les séparations des voies d'autoroute. Les camions militaires, l'intérieur des tunnels routiers et des abris de fortune n'échappaient pas à la bombe à peinture; même les salles de classes et les cours de récréation d'écoles, les enceintes des églises et cimetières se recouvraient inexorablement de slogans et de sigles. Les graffiti, spontanés, n'étaient souvent que des signatures, des "tags" qui avaient l'unique fonction de marquer le passage sur un lieu précis d'un combattant isolé; ils étaient des

¹ Appelés "Chokolaré", de l'italien "circolare" = note circulaire.

variantes de “Abou-‘Ali est passé par là” ou de “Zouzou est passé par ici”. D’autres, dont l’inventaire pour la période 1975-1983 a été présenté par HABIB (1986), ont exprimé une position politique (“Avec les Kataëb jusqu’à la mort”, “Mort aux Kataëb”), glorifié ou insulté un chef (“Aoun” [sous-entendant “Vive le Général Aoun”], “Assad [=Lion] au Liban, lapin au Joulân”). D’autres n’étaient que des insultes plus ou moins obscènes adressées aux chefs de l’autre bord, ou aux ennemis réels ou imaginaires. Par souci d’efficacité, de rapidité d’exécution et de couverture territoriale, certains messages étaient peints au pochoir. Enfin, certains graffiti n’étaient que le sigle du parti: croix biseauté de Forces Libanaises, Cèdre stylisé des Kataëb, “Allah” pour le Hizb Allah, etc, ou les initiales de ceux-ci: FPDLP (Front Populaire et Démocratique pour la Libération de la Palestine), HHA (Hizb Harrâs al-Arz), etc.

L’affiche, par contre, était toujours plus soignée, plus réfléchie, car émanation d’une institution organisée, à objectifs définis. Véritables productions d’ateliers d’arts graphiques, soigneusement imprimées sur papier de fort grammage, les affiches devaient projeter une image positive des émetteurs au plus grand nombre de récepteurs. Elles prenaient le relais des graffiti quand la spontanéité du geste peint perdait son sens.

L’affiche omniprésente à Beyrouth, dans les deux secteurs de la ville, l’occidentale ou l’orientale², était incontestablement celle des chefs de milice. Héros du moment, ceux-ci étaient représentés sous tous les angles: debout, ils avaient souvent le drapeau national ou milicien derrière eux (Bachîr Gémayyel, Samir Geagea); assis, ils tiennent un livre ouvert ou sont représentés perdus dans leurs réflexions (Ibrahim Qolaylât). Ils sont habillés en civil (costume-cravate pour les plus âgés, comme Camille Chamoun), tenue décontractée pour les plus jeunes: son fils Dany Chamoun, Samir Geagea, Nabih Berri, Elie Hobeiqa, Daoud Daoud. Ils ont été représentés en tenue de combat, l’arme à la main (Bachîr Gémayyel); lorsqu’il s’agit d’un officier supérieur (Général Aoun, Général Lahoud), il sera photographié en treillis camouflé ou en grande tenue d’apparat, galons bien en vue, toujours devant le drapeau national.

La personne n’était pas toujours seule. Elle partageait souvent l’affiche avec d’autres personnages: le père (souvent le membre fondateur d’un parti politique: Pierre Gémayyel avec son fils Bachîr ou Amîne), une

² La division de la ville en deux entités confessionnellement distinctes est une invention des média, libanais et étrangers. Ce géographisme repose sur une interprétation simpliste d’une réalité géographique autrement plus complexe. Il a cependant eu un succès certain au point où “Beyrouth-Est” est devenu synonyme non seulement de la partie orientale de la ville, mais également de tout le territoire, beyrouthin ou non, contrôlé par les milices des Forces Libanaises, et par extension (“l’Est politique”) la position idéologique de celle-ci. “Beyrouth-Ouest” ou “l’Ouest politique” regroupe les notions sous-entendues de territoire, de formations miliciennes et d’idéologie de “gauche”, ou musulmanes. A Beyrouth même, la ligne de séparation des deux entités est le front militaire, qui serpente au cœur de la ville, suivant un tracé imposé par les hasards de la guerre.

trinité familiale (le père et les deux fils: la famille Gémayyel; Frangiyyé et ses fils), ou encore avec un homme prestigieux, de stature nationale ou internationale (Ibrahim Qolaylât et Gamal 'Abd al-Nasser, par exemple), ou, du moins implicitement, avec Dieu (affiche du quatrième anniversaire du décès de Bachîr Gémayyel).

Certains ministres ou députés, des *za'im-s*³ ont quelquefois eu leurs portraits présents aux lieux stratégiques de leur circonscription, "leur" quartier ou village d'origine. Le Président de la République était virtuellement absent des murs de la ville, sauf s'il a appartenu à un parti politique ou à une milice (Bachîr Gémayyel, Amîne Gémayyel). Il sera alors représenté debout, le torse barré de l'Ordre du Mérite Libanais, le drapeau national en deuxième plan.

Par ordre décroissant de fréquence d'apparition, suivent les affiches commémorant le décès de "martyrs" morts pour "la patrie", pour "la liberté", pour "l'honneur", pour "le Liban". Ces affiches imprimées à la hâte, souvent à partir d'agrandissements de photographies d'identité et agrémentées du sigle du parti, fleurissaient sur les murs aux lendemains de batailles importantes gagnées par les amis des défunts⁴; l'appartenance politique des "martyrs" était toujours bien signalée, avec emblème, logo en évidence à côté du nom et du grade du défunt. D'autres affiches ont couvert les murs durant les batailles décisives telles la bataille de Zahlé en 1981, la débâcle du Chouf en 1983, ou le conflit entre les Forces Libanaises et le Général Aoun en 1989-90: les motifs préférés ont été le fusil, le combattant fixant l'horizon, le canon d'artillerie en action, des images de massacres. Pour des anniversaires de batailles, de mort d'une personnalité politique, des affiches idoines ont fait leur apparition: anniversaire de la mort de Bachîr Gémayyel, de la disparition de Moussa as-Sadr, de l'assassinat du Mufti Khaled; à l'occasion d'une victoire ou d'une défaite, colombes de la paix; lors de campagnes contre la drogue, des affiches montrant des têtes de mort, des seringues etc. seront placardés en ville; lors de campagnes de propreté on a utilisé des personnages tirés des bandes dessinées françaises tels que Gaston Lagaffe.

Plus rares ont été les affiches de membres de la hiérarchie religieuse: le Patriarche maronite, le Mufti de la République, le Pape, l'Imam chi'ite Moussa al-Sadr ou ses successeurs, l'imam Obeid, les Imams iraniens Khomeyni, Khaméne'i. Des images de la Vierge Marie (présentes sur les crosses des fusils, sur le tableau de bord de véhicules militaires, sur les affûts des canons), de Saint Elie, réputé pour sa protection dans des situations dramatiques, Saint Christophe, Sainte Rita (la sainte patronne des cas désespérés), Sainte Thérèse, ou, pour les Musulmans, des versets du Koran et, plus rarement, des images des lieux saints musulmans tels que la Ka'aba,

³ Chef politique, leader, homme charismatique.

⁴ Durant les différentes phases de guerre urbaine, les faire-parts étaient presque toujours ceux de miliciens ou de militaires; pourtant de nombreux civils ont également péri, sans que leur disparition soit signalée.

ou du Harâm ash-Sharîf — la Mosquée du Dôme du Rocher à Jérusalem — ou de l'ascension du Prophète Muhammad.

Mais les affiches se limitent quelquefois au sigle du parti, ou être remplacé par un message écrit, des initiales, un mot ("Oui", "Non"), des chiffres ("10.452 km²"⁵) ou des dates ("24 avril"⁶), un slogan court ("Non au confessionnalisme. Oui à la laïcité") ou long, sous la forme de vers patriotiques. D'autres ont montré une carte du Liban, pays déchiré et ensanglanté ou en forme de puzzle défait; ailleurs, une carte d'Israël symbolisé par un poignard planté au cœur du monde arabe, ou un poing ou une arme détruisant Israël, identifié par une carte de la Palestine portant l'Étoile de David.

Quant aux panneaux géants, leur contenu était tout aussi varié: silhouettes ou portraits en pied construits d'assemblages de plaques peintes ou simplement des silhouettes de visages, souvent entourées d'ampoules électriques: ce sont des portraits de chef de milice (Bachîr Gémayyel sur le Boulevard du Nahr), de chef religieux (Khomeyni sur le Boulevard de l'Aéroport), de chef politique (Pierre Gémayyel à la Place Sassine d'Achrafiyyé). Ce sont des portraits sur contreplaqué, conçus sur le modèle des affiches géantes pour films à succès. A Beyrouth-Ouest, en plus de ces portraits classiques de chefs de milices (Nabih Berri, Fadlallah Fadlallah, Moussa al-Sadr), des reproductions de lieux saints: la Ka'aba de la Mecque, la mosquée du Haram al-Sharif, des mosquées iraniennes. Aux portraits et lieux saints se sont ajoutés des symboles ou logos géants des partis politiques: la croix biseautée des Forces Libanaises, le cèdre stylisé des Kataëb, le logo de 'Amal⁷; pour le Hizb Allah, le mot "Allah" en lettres soulignées par un éclairage au néon. Le panneau géant a été le support de messages explicites (le mot d'ordre, le slogan) aussi bien que de messages implicites (l'Islam triomphant, la lutte de la Chrétienté). Vu les dimensions des panneaux, le message devait être pertinent et non soumis aux aléas des retournements politiques: en soi, ils constituaient en quelque sorte l'expression de la permanence de certaines options idéologiques fondamentales.

A ce groupe se rattachent les silhouettes en plastique blanc, en pied, de Bachîr Gémayyel de taille légèrement supérieure à la réalité, placées à des points particulièrement bien visibles de la capitale et de sa périphérie. Il est représenté debout, marchant, saluant la foule imaginaire avec son bras droit; la silhouette de son visage est identifiable bien que représenté que de trois-

⁵ Superficie du Liban, référence à un discours de Bachir Gémayyel qui préconisait la libération de tout le Liban, de chaque kilomètre carré

⁶ Date du début du génocide des Arméniens, en 1917, par les autorités turques. Cette date apparaît sur tous les murs, à cette date, sous la forme de graffitis et d'affiches, mais exclusivement dans les quartiers à dominante arménienne.

⁷ Parti fondé par l'Imam Chi'ite Moussa al-Sadr, qui "disparut" en Libye en 1981; il a été dirigé depuis cette date par Nabih Berri. "Amal" signifie "espoir".

quarts. Bien que ces silhouettes ne soient pas des affiches au sens strict, elles font partie de la même logique de marquage, d'identification de territoires à une force idéologique précise. Elles étaient produites en quantités industrielles par les Forces Libanaises, seule institution capable d'assurer les coûts élevés de fabrication.

Les drapeaux étaient également utilisés comme marqueurs, retrouvant leur vocation originelle. Ils étaient aussi variés que la multitude des forces qui s'étaient succédées sur le terrain: les partis politiques, les milices, l'armée nationale et aussi celles de la Syrie, d'Israël ou celles des membres de Forces Multinationales ou de Dissuasion: Etats-Unis d'Amérique, France, Iran, Italie, Grande-Bretagne, Libye, Arabie Saoudite, etc... Chaque pays avait sa préférence pour des couleurs, pour des emplacements stratégiques.

Par ailleurs, la ville fut aussi couverte de faire-parts de décès ou d'annonces de requiems. Certes, on réservait une place de choix à des faire-parts, trouvant un espace moins encombré tout en étant parfaitement visible: entrées d'habitations, poteaux électriques, coins de rues. Même ces messages étaient divers: chaque communauté religieuse a des subtilités de présentation, selon la forme et disposition de la croix ou des formules appropriées encadrées de noir pour les Chrétiens; les Musulmans des sourates du Koran sur un fond parfaitement blanc. Le portrait du défunt "martyr" pouvait figurer en couleurs s'il s'agissait d'un élément important de la milice. Selon le niveau social de la famille (patricienne, notable de quartier ou de village, etc...), les faire-parts étaient nombreux et bien en vue, tant dans le quartier du défunt que dans la ville, où ils ne figuraient que dans le quartier ou à l'entrée des habitations de la famille étendue.

L'ensemble des messages émis était très souvent explicite: un texte⁸ en prose ou en vers, sinon une image comme des photos de massacres, de bombardements de la ville, du désespoir d'une mère. Le texte prit aussi plusieurs formes stylistiques: la prose et le style télégraphique facilement mémorisables ont eu un impact certain. Conçus par les professionnels des médias, ces slogans courts sont apparus à des moments forts de la vie militaire ou politique. Les vers, souvent panégyriques, appuyaient les actions notables d'une personne, ou exprimaient la tristesse lors d'un deuil.

A l'inverse, les messages implicites étaient tout aussi nombreux. Leur compréhension nécessitait une connaissance du terrain et de la conjoncture. Un mot ("Oui", "Non") ou un sigle (l'Étoile de David, le cèdre des Kataëb, le marteau et la faucille ...) ont suffi. Une affiche ou un graffiti ne portant que le sigle d'Amal indiquait bien que l'espace était sous le contrôle de ce parti; un cèdre stylisé géant, posé sur la terrasse d'un immeuble dominant la ligne de démarcation, signifiait l'appartenance du secteur aux Kataëb; le sigle des Forces Libanaises, apposé sur les panneaux de signalisation routière, a signalé que ce territoire était "libéré"; le mot "Allah"

⁸ Texte que le nombre grandissant d'analphabètes ne pouvait déchiffrer...

poché sur les poteaux électriques, sur les murs et les tranchées des routes signifiait que le territoire était aux mains du Hizb Allah. On a même vu des cartes plus ou moins schématisées du Liban, formées par la multiplication de logos d'un parti politique, qui ont occupé des pans entiers de murs; ailleurs, un assemblage d'affichettes du drapeau national a donné un cèdre géant... Le sigle, par sa puissance d'évocation, était utilisé intensivement: chaque parti affirmant par là sa présence et délimitant, par ce marquage, un espace vital.

Des combinaisons de texte, sigle et image, ont évidemment existé: un sigle et un slogan ou mot d'ordre identifiaient parfaitement l'émetteur; une image et un sigle aussi, mais l'impact se diluait alors, deux messages se concurrençant pour occuper l'espace du support, donnant un message confus, hermétique aux non-initiés. Ainsi, une image pieuse montrant Saint-Georges terrassant le dragon a été modifiée, la figure du Saint remplacée par celle du Général Aoun, celui du dragon par le visage du Président syrien Hafez al-Assad, le bouclier du chevalier par l'écusson de l'Armée Libanaise, le tout complété par un slogan; l'ensemble a été photocopié artisanalement et, de machine en machine, l'affichette a perdu de sa clarté idéologique et de son intensité.

La langue la plus utilisée était évidemment l'arabe: cependant, des affiches et graffiti en français ou en anglais étaient présents, destinés aux journalistes et à la communauté étrangère certes, mais aussi aux nombreux Libanais francophones ou anglophones. Dans des quartiers arméniens ou kurdes, des graffiti dans ces langues primèrent sur l'arabe; quelques graffiti en hébreu ont même apparu dans le secteur oriental de la ville.

En sus de l'outil scriptural, la couleur fut aussi un moyen de propagande. Les Forces Libanaises ont privilégié les affiches en rouge et vert, sur fond blanc éclatant, les couleurs de leur drapeau; 'Amal a privilégié le vert, une des composantes du drapeau national et couleur de l'Islam, puis le rouge et le blanc; les Kataëb ont utilisé le vert sur fond blanc, les couleurs de leur drapeau, tandis que les Palestiniens ont privilégié le rouge, le vert, le noir et le blanc, couleurs du drapeau de la Révolte Arabe (1915-1918).

Les lieux d'affichage privilégiés

Nous avons vu qu'aucun support ne fut oublié pour afficher; de même, tous les sites qui avaient une position stratégique étaient envahis systématiquement par le placardage; les espaces privés n'échappaient pas à cette règle. Le Beyrouthin discernait néanmoins un certain ordre à travers cette masse, celle de la géographie des forces idéologiques présentes sur le terrain.

Les permanences des partis, les barrages de contrôle et les positions militaires

C'est sans doute à proximité des permanences et des positions militaires que la symbolique des affiches idéologiques a pris toute sa richesse. En effet, la position militaire était par définition l'expression d'une volonté de contrôle d'un espace géographique. Les positions militaires qui se sont fait face, de part et d'autre de la ligne de démarcation, ont été ornées de sigles et d'affiches clairement visibles par l'ennemi. Côté "ami", ces positions étaient encore plus riches en symboles: les miliciens, durant les périodes creuses de la guerre ont eu tout le temps de les orner. Les positions ont montré parfois une symbiose entre le politique et le religieux, statues et images pieuses s'entremêlant avec des photos de chefs de milices et de "martyrs"⁹. Les barrages de contrôle d'identité étaient marqués de la même manière, les messages ornant les sacs de sable ou sur les chicanes. Les permanences des milices répondaient au même souci d'identification: elles se démarquaient visuellement de l'environnement urbain par le jeu des couleurs de leurs façades, par la taille des sigles et symboles utilisés et par le nombre de drapeaux. Les casernes des Forces Libanaises étaient peintes en blanc, et se détachaient de l'environnement urbain, délabré, sale, stigmatisé par la guerre¹⁰.

La ligne de démarcation

Parallèlement à la trame urbaine, l'espace qu'il a fallu marquer en priorité a été la ligne de démarcation entre les deux secteurs principaux de Beyrouth: c'était l'interface avec l'ennemi. C'était le domaine privilégié des portraits géants et des drapeaux, supports visibles de loin. Les drapeaux occupaient tous les points élevés supposés bien visibles depuis le secteur d'en face. Les panneaux et portraits géants veillaient non loin du premier barrage de contrôle; ils signalaient sans équivoque l'allégeance de l'espace. Afin d'éviter qu'un franc-tireur ou qu'une rafale ennemie gâche le portrait, objet coûteux, il a toujours été placé à l'abri d'un obstacle ou d'un immeuble, tout en étant parfaitement visible pour celui qui a effectivement traversé. L'ensemble était éclairé *a giorno*, fait surprenant dans une ville privée d'électricité et d'éclairage public: même de nuit, on ne pouvait éviter de les regarder avec une certaine fascination.

Ces portraits en pied de chefs de milices ou d'officiers, ces silhouettes et ces sigles ont été remplacés, mais très exceptionnellement (été 1990), par des portraits géants du Christ proclamant: "Ne craignez rien, Je suis avec vous". Ce portrait était placé face aux personnes qui sortaient du

⁹ Des oratoires étaient relativement abondants à proximité de ces positions, du moins dans la partie orientale de la ville: des statuette de la Vierge, de Saint Élie, du Sacré-Cœur protégeaient des effigies de chefs politiques, le tout dans des enceintes à formes surprenantes: cèdre, grotte, pyramide ...

¹⁰ La symbolique était claire: seule la milice est en mesure d'assurer la netteté, la propreté et un espace visuel contrôlé dans une ville qui serait vouée, sans elle, à l'anarchie totale n'était-ce ces îlots d'ordre.

territoire contrôlé par les Forces Libanaises; conçu pour encourager les combattants, il signalait aussi que le Christ était avec ceux qui s'aventuraient en territoire ennemi, celui contrôlé par le Général Aoun, quelques dizaines de mètres au-delà de la barricade.

Les carrefours

L'affichage ne s'est pas limité à l'espace militaire qu'étaient permanences et "portes" de la ville: les espaces publics démilitarisés qu'étaient les carrefours ont été les lieux privilégiés pour les vecteurs visuellement très efficaces que sont les affiches et les drapeaux géants, les monuments et les silhouettes. Les carrefours majeurs, dont l'importance a été définie par le nombre de voitures les traversant et par la perspective visuelle, ont fait partie de cette catégorie: la place Sassine (ou "place des Martyrs Kataëb" dans le jargon des miliciens de Beyrouth-Est) a focalisé toute la circulation d'Achrafiyyé, et a été le lieu d'affichage de portraits géants de Pierre Gémayyel guidant le peuple, ainsi que le lieu d'un monument à son fils Bachîr; on y a vu également des drapeaux géants draper des immeubles entiers, ainsi que tous les espaces muraux recouverts de sigles et slogans des Forces Libanaises. Le carrefour Barbir-Basta ou le rond-point "Coca-Cola", à Beyrouth-Ouest, ont été les passages obligés depuis le centre-ville vers les banlieues méridionales: ils ont été les lieux privilégiés pour l'affichage palestinien (les camps de Sabra et de Chatila sont à proximité), puis celui des Mourabitoun¹¹, du PSP¹², du PPS¹³ de l'État libanais et de 'Amal.

Certaines voies, habituellement anonymes, ont fait l'objet d'un soin particulier au moment de quelque événement exceptionnel: défilé de soutien, cortège funèbre, ou bien lorsqu'elles constituaient des axes menant à un rassemblement politique important. Ces "canyons urbains", bordés d'immeubles de dix ou douze étages, la norme à Beyrouth, sont des rues étroites, saturées par le trafic routier; ils ont pris une importance momentanée, que rien ne justifiait habituellement, lors de ces grandes manifestations politiques. Ces axes se couvraient de toutes les formes d'affichage possibles, depuis le graffiti aux drapeaux, en passant par des placardages d'affiches géantes, de silhouettes, de calicots. La surcharge de messages idéologiques le long de ces axes s'expliquait par le nombre disproportionné de personnes qui devait emprunter cette voie privilégiée pour se rendre au point focal du moment. Ainsi, les grands axes transurbains qui menaient au palais présidentiel de Ba'abda, le foyer des mouvements de soutien au Général Aoun entre 1989 et 1990, ont été saturés de messages visuels, couvrant les façades des immeubles, s'enroulant autour des poteaux électriques, pendant des câbles téléphoniques, masquant les panneaux de signalisation, collés sur tous les supports, y compris les plus incongrus: pots de fleurs, pompes à essence, cartables des écoliers. Au Palais présidentiel de Ba'abda même,

¹¹ Milice dirigée par Ibrahim Qolaylât, des Nasseriens Indépendants.

¹² Parti Socialiste Progressiste

¹³ Parti Populaire Syrien, ou PSNS

aucun arbre n'a échappé au mouvement; toutes les clôtures, les points de contrôle d'identité, les chicanes, les positions militaires, les séparations des voies étaient couverts de drapeaux, certains nationaux, d'autres des partis sympathisants au Général. D'avion, on avait l'impression de voir des faisceaux rouges, blancs et verts (les couleurs du drapeau national) converger vers le palais (BOURRE, 1990; DAVIE, 1990; RONDEAU, 1991). Au même moment (Décembre 1989 et Janvier 1990), des affiches, calicots, portraits géants etc. des Forces Libanaises guidaient les militants depuis le cœur de Beyrouth-Est et de sa banlieue vers la Quarantaine, le Q.G. de cette milice, où se tenaient les contre-manifestations au mouvement du Général Aoun.

Les façades des immeubles, les murs et clôtures

L'espace public utilisé s'est étendu aux façades, murs et clôtures érigés des deux côtés des rues et ruelles. Le cas le plus simple était celui d'un mur soigneusement enduit et peint aux couleurs de la milice locale, sigle et identification bien en vue. Ailleurs, les murs de l'espace public étaient saturés d'affiches, donnant à la longue des couches successives d'une certaine épaisseur, que les pluies ne manquaient pas de détacher. Les quelques murs épargnés par le papier ont été rapidement défigurés par des graffiti ineffaçables de tout ordre, de faire-parts que l'on ne détache pas, par respect au défunt, et par des publicités. L'ensemble des messages ne s'élevait que rarement plus haut que 2 m, la limite de l'affichage manuel; il correspondait d'ailleurs à l'altitude idéale pour s'imposer au regard.

Les devantures des magasins

Les vitrines, un des interfaces compartimentant l'espace public, ont été des lieux privilégiés pour l'affichage politique de petite dimension. Lors de campagnes d'affichage massives, les rideaux de fer et les vitrines ont été couverts de portraits et de slogans; des liasses d'affiches furent données, afin que l'intérieur soit également utilisé. Les plus enthousiastes se sont exécutés sans hésitation, et les comptoirs, l'intérieur de la porte d'entrée et autres espaces disponibles furent couverts; certains sont même allés jusqu'à placer des portraits de chefs politiques à côté de petites images pieuses que l'on trouve également dans des coins discrets des commerces. Les moins enthousiastes ont "scotché" l'affiche à l'extérieur de la porte d'entrée, ou sur la face extérieure de la vitrine, espérant que les intempéries et les actes de vandalisme (quelquefois encouragés) feraient rapidement leur travail. Ces vitrines étaient généralement nettoyées très vite; les autres endroits publics mitoyens, rues, entrées de garages, etc. sont restés saturés par la nouvelle couche d'affiches.

Les voitures

Les voitures ont été d'excellents supports de transmission. Mobiles, elles amenaient directement le message politique au cœur de l'espace public, ou le long des "canyons urbains": l'espace mobile prenait alors les couleurs

de l'espace immobile. Lors de meetings politiques importants, lors de deuils nationaux, d'élections ou de victoires militaires, les voitures ont défilé, couvertes d'affiches collées aux capots, aux portières, aux fenêtres, et même sur une partie du pare-brise. Des calicots et drapeaux flottaient au vent, tenus par des militants quelquefois eux-même bardés d'affiches ou de portraits. Le support préféré a été le drapeau flottant au vent et des portraits des chefs collés sur la carrosserie; les slogans avaient moins d'impact (vu la vitesse de l'auto); elles ne portaient jamais de graffitis. Par contre, les carcasses de voitures, témoins immobiles de vols, destructions et d'abandons, ont également été recherchées: immuables, elles occupent la même place durant des mois, voire des années; trop lourdes pour être déplacées par la voirie, elles ont fait partie de l'espace visuel des Beyrouthins. Quelques-unes ont même fini par devenir des repères dans la ville, intégrées dans la cartographie mentale; quand elles ont été effectivement enlevées (parce qu'elles bloquaient la manoeuvre de blindés, ou gênaient les quelques rares travaux d'asphaltage), la population a immédiatement perçu le vide laissé.

Les entrées des immeubles

Cet espace privé fut aussi envahi par les messages. Les affiches ont été placées aux entrées des immeubles protégées par des empilements de fûts métalliques remplis de sable. A l'intérieur, elles jouissaient d'un statut particulier, protégées des intempéries et d'éventuels vandales. Souvent la présence d'une affiche a servi à identifier l'appartenance du propriétaire de l'immeuble, du concierge ou de certains des habitants. Si l'analyse de l'ensemble de ces codes rend aisée la compréhension du comportement politique d'un quartier, elle l'est aussi pour planifier des actions de représailles dès que celui-ci change de maître: en effet, quand un quartier ou un îlot est occupé par une partie adverse, les opposants de ce nouvel ordre se sont désignés eux-mêmes par un affichage public sur leur espace individuel.

Quelque fois, ces affiches politiques partagent l'espace de l'entrée avec des images pieuses: dans les quartiers "chrétiens" (mais, en fait, les quartiers à majorité maronite), il n'est pas rare de voir, dans des niches idoines, de petites statues ou portraits, souvent fleuris et décorés, de la Sainte Vierge, de Saint-Elie ou du Christ au Sacré-Cœur, parfois accompagnés d'autres icônes d'autres saints (Saint-Joseph, Sainte-Thérèse, Saint-Georges); une veilleuse les éclaire en permanence et ces images s'entourent de photos d'hommes politiques, de chefs de milice ou de "martyrs", afin que la protection et la *baraké*¹⁴ des saints se répande sur ces mortels. La combinatoire et la hiérarchie des affiches prend d'autant plus d'intérêt quand on sait qu'il est possible de connaître la confession de celui qui a placé ces images grâce au choix des saints et de la statuaire¹⁵. Pour les communautés

¹⁴ Bénédiction

¹⁵ Une image du Sacré-Cœur, de la Vierge, du Pape, de Saint Elie, signifierait une appartenance Maronite ou Grecque-Catholique; une icône de la Vierge ou une image de

musulmanes, cette habitude est inexistante dans les espaces publics; elle est réservée à l'intimité de la famille: des sourâtes et 'âyât du Koran, brodés et encadrés avec soin, s'entourent de portraits des proches décédés.

Si la présence de message visuel est le signe d'une occupation idéologique de l'espace, son absence a également une signification. Un espace privé vierge signifiait le désintéret, le défi ou le refus de la personne ou du quartier. Tout un jeu visuel se dévoile donc à l'observateur: certains immeubles, tous étages confondus, ont étalé une appartenance politique uniforme — par conviction, par force ou par complaisance — couvrant leurs murs de portraits et de drapeaux. Ailleurs, seulement certains appartements se sont signalés par ce placardage; d'autres immeubles, dans des quartiers plus cossus, en étaient vierge.

Pas d'espaces donc sans message idéologique ou identification d'appartenance. Une exception cependant, les cimetières et les tombes, espaces sacrés, domaine de Dieu, libres d'affiches politiques. Pour les Chrétiens ou les Musulmans, la dernière demeure d'un grand homme politique ou d'un "martyr" ne porte aucune identification politique. On a hésité même à placarder sur les enceintes des cimetières, par respect du sacré, pour éviter la provocation gratuite: la population civile n'apprécia pas l'empiètement du milicien ou du militaire sur des territoires réservés au repos éternel. Le cimetière, la ville des morts, pourtant le reflet de la ville des vivants, est extra-temporelle: les luttes entre hommes ne le concernent pas; rappelé à Dieu, l'âme du défunt ne peut être politisé.

Après avoir effectué un inventaire des vecteurs, des lieux privilégiés de leur exposition, ainsi qu'une approximation de leur densité autour de points forts du quadrillage territorial, une constatation supplémentaire s'impose: mise à part la ligne de démarcation, c'est dans les banlieues que le placardage fut le plus intense. Ailleurs, la trame fut moins serrée. L'inventaire a également fait ressortir que l'espace a été couvert de façon irrégulière par les différents vecteurs. Ainsi, la "densité" d'affiches atteint son maximum autour des permanences des partis ou des milices, valeurs diminuant selon la distance à ce "noyau". On notait la même diminution des messages au fur et à mesure que l'on s'éloignait des barrages de contrôle et des lignes de démarcation; certaines rues étaient vierges d'affiches, non par opposition ou défiance de la population, mais bien parce que trop loin des centres idéologiques. La grande variété des messages, ainsi que l'intensité de leur diffusion, sont des critères d'identification de territoires. Au-delà de l'analyse du contenu, indicative des courants de pensée politique, nous nous intéresserons aux relations entre l'affiche, les territoires et les pouvoirs.

LES MARQUEURS ET LES TERRITOIRES IDEOLOGIQUES

Saint-Georges indiquerait un Orthodoxe, bien que cette habitude soit peu répandue dans cette communauté.

A partir de 1975, le contrôle de Beyrouth s'est effectué selon un quadrillage polarisé autour des "noyaux durs idéologiques": permanences, casernes, bureaux, qui formaient l'équipement urbain de la milice. Leurs environs immédiats, sur approximativement une centaine de mètres, jouaient le rôle d'une enceinte protectrice, première ligne de défense de ces "citadelles" qu'étaient ces centres du pouvoir milicien: les barrages de contrôle d'identité étaient érigés, avec des chicanes ralentissant la circulation automobile. Ces abords étaient tous "sûrs", ces espaces ayant été purgés de toute opposition. Ces territoires centraux aux dimensions réduites captivaient le plus grand nombre d'affiches et encore de drapeaux. Ce quadrillage fut rendu aisé par le terrain lui-même car l'infrastructure urbaine permettait aux milices un contrôle efficace et aisé en tenant quelques lieux particuliers situés sur des artères stratégiques.

Figure 1: Modèle graphique du contrôle de l'espace beyrouthin (1975-1978)

La dilution du message idéologique placardé augmentait selon la distance du noyau idéologique; l'absence d'affiches marque bien la limite d'une zone d'influence maximale, l'optimum de l'extension spatiale du message et du quadrillage possible par chaque faction. Cependant, Beyrouth était incomplètement couverte par ces cellules dures et leurs auréoles associées: dans les espaces "vides" d'affiches, les interstices entre les auréoles, apparaissait un territoire amorphe, aux appartenances mal définies. La fréquence du message visuel y était sinon nulle, du moins sporadique, marquant pour les milices un désintérêt évident au niveau de la couverture militaire et idéologique. En fait, ces territoires flous étaient les rues et ruelles de connexion inter-quartiers miliciens, lieux communs à toutes les parties, y compris la population civile. C'est ici que la population civile s'est exprimée le mieux: loin des cellules miliciennes, elle a osé arracher les placards, les mutiler, les effacer, repeindre à neuf ou applaudir à d'autres milices de passage. Dans ce territoire "flou" apparurent les affichages clandestins, furtifs, sans stratégie territoriale, se rapprochant des "tags".

Quant à la grande ligne de démarcation entre les deux secteurs de la ville, de nombreuses positions militaires s'y alignaient parallèlement au front qui était le lieu préféré des graffiti, œuvres des miliciens solitaires. Un peu en retrait et à l'abri des opérations militaires commençait l'affichage intensif: une population civile, nombreuse — les déplacés — y avait élu résidence, justifiant par là l'investissement dans les messages idéologiques pour un endoctrinement et un recrutement éventuels. Quelques rares ouvertures dans cette ligne avancée, les "portes" entre les deux secteurs de la ville, étaient signalés par une abondance de portraits, d'affiches, de sigles; aux points bien visibles par la population sortante ou rentrante étaient placés les portraits géants des chefs ou des images religieuses.

L'abondance des messages, qui étaient l'œuvre aussi bien des individus, des milices que de l'État, manifestait une véritable guerre des affiches, où chacun recherchait une optimisation de l'efficacité visuelle, de la rapidité d'exécution et du coût. Les graffiti coûtaient peu, étaient aisés à exécuter, mais couvraient un territoire limité: ils étaient l'affiche du pauvre. L'affiche, le panneau ou des portraits géants mettaient en œuvre une organisation et un financement qui étaient l'apanage des grandes milices ou de l'État, structures militaires et économiques puissantes¹⁶.

Pendant toute la période dite "guerre de deux ans", de 1975 à 1978, le contrôle du territoire beyrouthin s'est effectué essentiellement à partir de chaque noyau idéologique milicien vers une zone périphérique. Cette dynamique politique et par là spatiale est un système de pouvoir qui s'explique à travers la composante humaine des milices, expression complexe de la société beyrouthine et surtout de sa distribution géographique. Il est vrai que la ville était grossièrement divisée selon le critère "Chrétien-Musulman", critère opératoire pour comprendre le partage spatial en deux secteurs: Beyrouth-Est étant à majorité chrétienne, Beyrouth-Ouest à majorité musulmane. S'il est vrai que dans chaque territoire, les affiches, les unes d'inspiration chrétienne, les autres musulmane, avaient identifié l'appartenance confessionnelle des miliciens, la réalité était autre et plus riche encore. En fait, chaque territoire se caractérisait par une variété confessionnelle (Maronites, Orthodoxes, Sunnites, Druzes) et une variété ethnique (Arméniens, Syriaques, 'Alaouites). La différence touchait aussi l'origine nationale ou géographique (Palestiniens, Egyptiens, Syriens) et même l'origine locale telles que le Liban-Nord, le Kesrouan, le Chouf, de villages particuliers comme Moukhtara ou Bcharré¹⁷. Mais les variables les plus déterminantes étaient le statut social de la population, la durée de présence en ville, le degré de citoyenneté et le lieu de résidence. Couplées à l'histoire urbaine de Beyrouth, ce sont les trois dernières variables qui ont joué un rôle important quant à la répartition différenciée de la population dans les quartiers et la dynamique spécifique à chaque ensemble dans le comportement idéologique.

Figure 2: L'espace civil et le quadrillage milicien à Beyrouth (1975-1985)

C'est sur ce canevas que les milices ont tissé leur quadrillage militaire; les quartiers "civils" ne correspondaient pas partout aux quartiers miliciens découpés par les partis; l'expression du pouvoir milicien et sa relation avec la population étaient en fait différentes en ville ou dans chacune

¹⁶ Souvent en relation avec des "ports parallèles", euphémisme pour désigner les ports appartenant aux milices et échappant ainsi au contrôle de l'État et des services de la Douane et de la Perception.

¹⁷ Respectivement fiefs du clan Joumblatt et de Geagea.

des périphéries. L'écart entre la population civile et la population milicienne était moins remarqué dans les périphéries de la cité que dans son centre, les miliciens étant majoritairement issus, du moins jusqu'à la moitié des années 1980, de ces quartiers urbanisés tardivement et confessionnellement ou socialement relativement homogènes. Quant à la population des quartiers mixtes du centre de Beyrouth, formée essentiellement de citoyens de vieille souche et connaissant un niveau de vie supérieur, elle restait réfractaire aux idéaux politiques que la milice représentait. C'est d'ailleurs dans les périphéries que les placards étaient relativement plus nombreux: il fallait constamment fidéliser une population sollicitée pour les buts de la guerre et légitimer l'action des milices.

Figure 3: L'extension territoriale des forces de facto et la survivance des noyaux (1978-1990)

A partir de 1978, ces noyaux idéologiques plus ou moins autonomes ont été regroupés au sein d'entités politiques plus cohérentes, tant dans la partie orientale qu'occidentale de la ville. Mais l'opération n'a pas été partout couronnée de succès, les petits espaces idéologiques résistant à cette mainmise imposée. Les forces hiérarchiquement supérieures qui avaient pris le contrôle exclusif des lignes de confrontation entre les deux secteurs de la ville; les forces locales ont continué à utiliser les affiches et les graffitis pour s'imposer, surtout aux barrages de contrôle sur les routes menant vers leurs centres de rassemblement. Chaque groupuscule tentait en réalité de maintenir une sorte d'identité, même une fois phagocyté par une formation plus grande. L'art combinatoire des affiches, au-delà de sa signification territoriale, définissait en outre un rapport de forces entre le groupe dominant et les forces subordonnées. On y voyait alors toute une gamme de messages visuels associée à des fanions et drapeaux, chaque combinaison signifiant une allégeance particulière.

Entre 1978 et 1988, le renforcement progressif du pouvoir milicien s'explique par une modification en profondeur du paysage sociologique de la ville. En effet, l'arrivée par vagues successives vers Beyrouth de personnes déplacées par la guerre a bouleversé la structure démographique et sociale de l'ensemble des quartiers. Cette transformation du cadre humain, censée en principe rapprocher la population de son élite politique — la milice —, n'a pourtant pas généré une symbiose sociale. Face à la montée de manifestations de particularismes locaux des factions miliciennes de la première génération, le quadrillage de la ville et de sa banlieue par des troupes aux allégeances autres, mais proches des commandements centraux, a élargi de plus en plus le fossé entre la milice, l'ancienne garde et la population civile. Parallèlement, les objectifs mêmes de la guerre ont changé: d'unités de défense de quartiers des années 1975-78, les milices se sont métamorphosées en corps politiques, militaires et financiers de grandes dimensions. De petite milice qui affirmait un rôle d'auto-défense de la "société chrétienne", les Forces Libanaises ont évolué vers une "armée de résistance et de libération du territoire national"

(SABA, 1989). L'investissement politique exclusiviste s'est accompagné d'une mainmise sans partage sur les affaires économiques du territoire sous leur contrôle. 'Amal a évolué d'un ensemble peu cohérent de deshérités chi'ites vers une force militaire contrôlant presque la moitié du Liban.

C'est dans ce contexte complexe, où s'imbriquaient les variables spatiales, politiques et sociales, que la dernière phase de la guerre au Liban a eu lieu. Vers la fin des années 1980, le degré de tolérance de la population civile pour les milices a dépassé le seuil critique, et elle était prête à se démarquer des pouvoirs miliciens pour accepter d'autres allégeances. L'Armée nationale et son chef, le Général Michel Aoun, étaient perçus comme la solution ses problèmes; elle jouissait également d'une certaine crédibilité quant à la libération de l'ensemble du pays. Paradoxalement, la population appuyait là un système de pouvoir identique à celui des milices, un corps composé d'éléments tout aussi étrangers à la cité¹⁸ et, plus grave, une force sans assise territoriale réelle. Le conflit a mis aux prises deux groupes étrangers à la ville: le premier, la milice, jouissait d'une assise territoriale continuellement contestée par la population, le second, l'Armée, était sans assise territoriale mais fortement appuyée par la population. Chaque partie se trouvait en porte-à-faux par rapport aux composantes de la population civile qu'elle prétendait défendre; finalement chacune s'est découpé un territoire, espace de survie délimité par des marqueurs similaires. C'est durant cette dernière phase que l'affichage a connu son expression la plus complète, Beyrouth ayant été cloisonnée et compartimentée en petites unités territoriales aux allégeances idéologiques ouvertement exprimées.

CONCLUSION

Beyrouth était fragmentée, entre 1975 et 1978, en micro-territoires idéologiques contrôlés, pour la plupart, par des chefs de gangs, *za'im*-s ou personnages charismatiques, petits tyrans s'arrogeant le droit de vie ou de mort sur la population civile. Au cœur de ces espaces miliciens élémentaires, un noyau idéologique, la permanence, la caserne. Tout autour, une auréole aux contours flous, sur laquelle l'identité et l'autorité de la milice s'exprimaient avec une intensité variable, grâce à des messages visuels: panneaux, affiches, graffiti, calicots dont l'assemblage et la combinatoire avaient permis l'identification des émetteurs et la délimitation de territoires idéologiques. Ils balisaient leurs contours extérieurs, les interfaces avec les espaces idéologiques adverses; cependant, le marquage était tout aussi nécessaire à l'intérieur même de ces espaces, car il fallait constamment fidéliser ou neutraliser la population. Le compartimentage milicien de la ville cachait une géographie complexe, hétérogène par l'ethnie, la confession, la nationalité, l'origine et le niveau socio-économique. Selon l'âge des quartiers, l'origine géographique et le statut social des habitants, le maillage milicien

¹⁸ Les brigades "chrétiennes" sous les ordres du Général Aoun étaient recrutées dans les villages du Nord-Liban, notamment Qobbayât, ou des régions rurales du centre du pays. Comme pour les milices, les recrues étaient de souche rurale.

épousait avec plus ou moins de précision les contours de l'espace géographique. La population réceptrice des messages ne pouvait s'identifier aux milices que dans la mesure où ses intérêts de groupe se confondaient avec ceux des émetteurs, harmonie qui avait du mal à perdurer. La géographie politique et la géographie sociale de Beyrouth étaient en évolution conflictuelle. A partir de 1978, dans les deux secteurs de Beyrouth, ces micro-territoires idéologiques disparates furent soumis à des organisations plus puissantes qui leur ont progressivement ôté leur particularisme identitaire qui s'exprimait encore par le jeu subtil de la combinatoire des messages visuels.

Comme toute publicité moderne, l'affiche à Beyrouth joua un rôle "commercial" — on "vend" une idéologie. L'originalité ici réside dans le fait qu'elle fut, au delà de son rôle de marquage d'espace politique, l'affirmation d'un pouvoir personnel. Les messages n'exprimaient pas un programme, ils étaient l'expression de l'étendue d'un pouvoir associé à la personne du chef. Les territoires étaient alors moins des espaces idéologiques que des espaces de subsistance au profit du "prince" et de sa cour. La population était en quelque sorte l'otage du "prince", chef de milice, qui affirmait, grâce à l'affichage, l'étendue de son domaine et le bouclait au moyen de barrages de contrôle, véritables "portes" de quartier. Le marquage fut donc le moyen obligé pour délimiter des zones d'exploitation économique des lieux comme des hommes, au profit des gangs au pouvoir. Les taxes, les contributions et les rançons prélevées enrichissaient ces groupes qui s'étaient retrouvés, à la fin des années 1980, au sommet de la pyramide économique, concurrençant efficacement les anciennes familles, les entreprises et l'État (DAVIE, 1991). Le marquage devenait alors avec le temps impératif, surtout en période de mouvance des interfaces liée aux évolutions de la conjoncture locale ou régionale. Les affiches ont suivi la "topographie des lieux de crise ... et ont épousé les contours de l'événement" (HABIB, 1986;40).

La fin des combats, l'imposition d'un nouvel ordre étatique sur l'ensemble des territoires miliciens, par les régiments de l'Armée nationale syrienne, a provoqué la disparition progressive des marqueurs territoriaux précédents. Les graffiti ont été recouverts par des couches de peinture; les panneaux les plus provocateurs de la ligne de démarcation enlevés; les drapeaux, les calicots, les affiches se sont lentement décolorés et dégradés par l'effet des intempéries. Même les silhouettes ont jauni, les panneaux en contreplaqué ont déteint puis se sont effilochés, les couches successives de faire-parts et d'affiches se décollant progressivement des murs. L'ensemble donne une impression d'abandon, de saleté. Mais le phénomène de l'affichage est loin d'être mort: si l'État n'a pas récupéré cet espace visuel, par manque de moyens, les partis politiques et les groupuscules idéologiques continuent à placarder des messages lors d'occasions importantes: la mort d'un chef (l'assassinat, par les Israéliens, de l'Imam Moussawi en 1992), la commémoration d'un anniversaire, le l'anniversaire du début de la "Guerre de

Libération” du Général Aoun. Alors, en l’espace de quelques jours, des pans de murs se recouvrent de messages, de graffiti, d’affiches; ce sont les derniers sursauts d’un mouvement qui avait jadis beaucoup plus d’ampleur.

Bibliographie

BEYHUM, Nabil, 1989: L’organisation de la vie quotidienne d’un quartier de Beyrouth-Ouest; habitants, commerçants, miliciens. Maghreb-Machrek, **125**, juill-sept. 1989, pp. 100-116.

BEYHUM, Nabil, 1991: Espaces éclatés, espaces dominés: étude de la recomposition des espaces publics centraux de Beyrouth de 1975 à 1990. Thèse de Doctorat en Sociologie, Université Lyon 2-Lumière. 2 vols, 795 p.

BOURRE, J-P., 1990: Génération Aoun. Vivre libre au Liban. Paris, Robert Laffont, 1990, 237 p.

CHAKHTOURA, Maria, 1978: La guerre des graffiti. Liban 1975-1978. Beyrouth, Editions Dar an-Nahar, s. p., bilingue (Arabe-Français).

DAVIE, M.F., 1992a: “Beyrouth-Est” et “Beyrouth-Ouest”: aux origines du clivage confessionnel de la ville. Les Cahiers d’URBAMA (Tours), **8**, 1992 (sous presse).

DAVIE, M. F., 1992b: Demarcation Lines in Beirut. Routledge, London, et International Boundaries Research Unit, University of Durham, 1992 (sous presse).

DAVIE, M.F., 1991: Les circuits parallèles à Beyrouth. in: “Reconstruire Beyrouth, les paris sur le possible”. Etudes sur le Monde Arabe, **5**, 1991, pp. 157-193. Lyon, Maison de l’Orient.

DAVIE, M.F., 1983: Comment fait-on la guerre à Beyrouth? Hérodote, **29-30**, 1983, pp. 17-54.

DAVIE, May, 1990: Aoun ou le refus chrétien. Liban: octobre 1989-janvier 1990. Les Temps Modernes, **536-537**, 1990, pp. 147-180.

HABIB, Tania, 1986: Les graffiti de la guerre libanaise, 1975-1983. Annales de Sociologie et d’Anthropologie (Université Saint-Joseph, Beyrouth), **2**, 1986.

NASR, S., 1985: La transition des Chiites vers Beyrouth: mutations sociales et mobilisation communautaire à la veille de 1975. in: Mouvements communautaires et espaces urbains au Machrek, CERMOC, Beyrouth, pp. 87-116.

RONDEAU, D., 1991: Chronique du Liban rebelle. 1988-1990. Paris, Grasset, 186 p.

SABA, Karol, 1989: La sécurité et la liberté des Chrétiens dans le discours des Forces Libanaises. Mémoire de Maîtrise, Beyrouth, Université Saint-Joseph, 1989, 157 p.

TABET, J., 1986: Beyrouth et la guerre urbaine: la ville et le vide. Peuples méditerranéens, **37**, 1986.

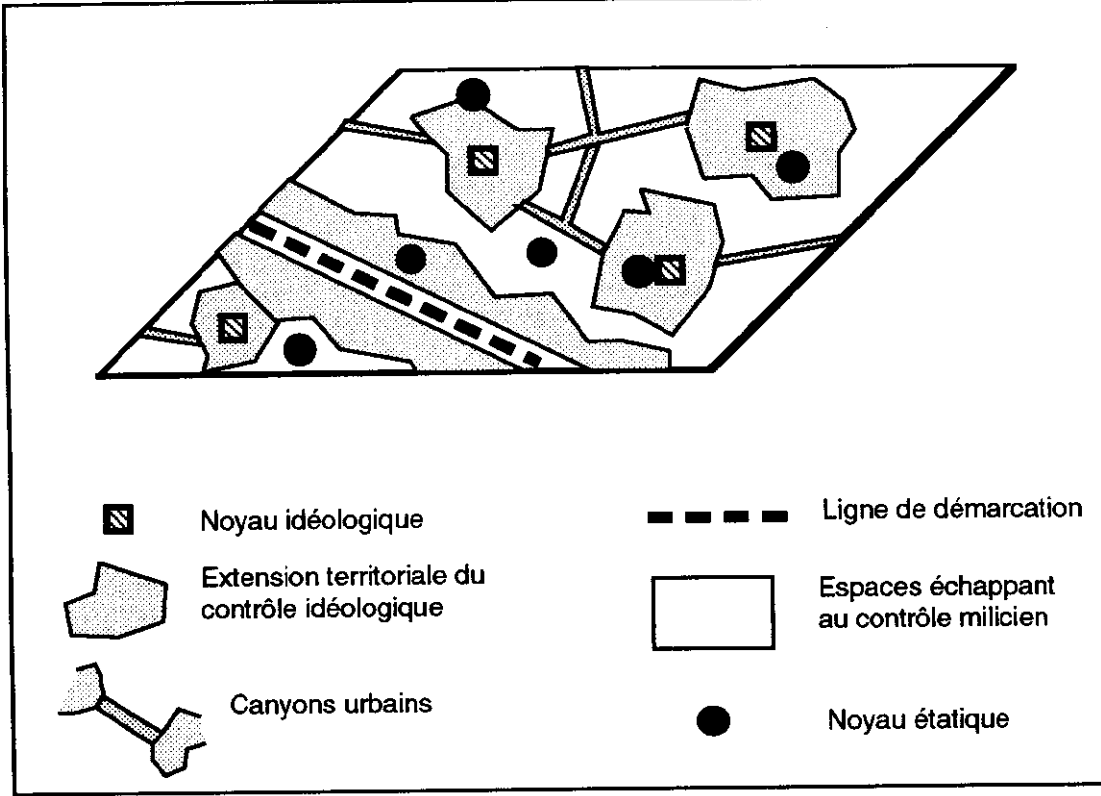


Fig. 1: Modèle graphique du contrôle de l'espace beyrouthin (1975-1990)

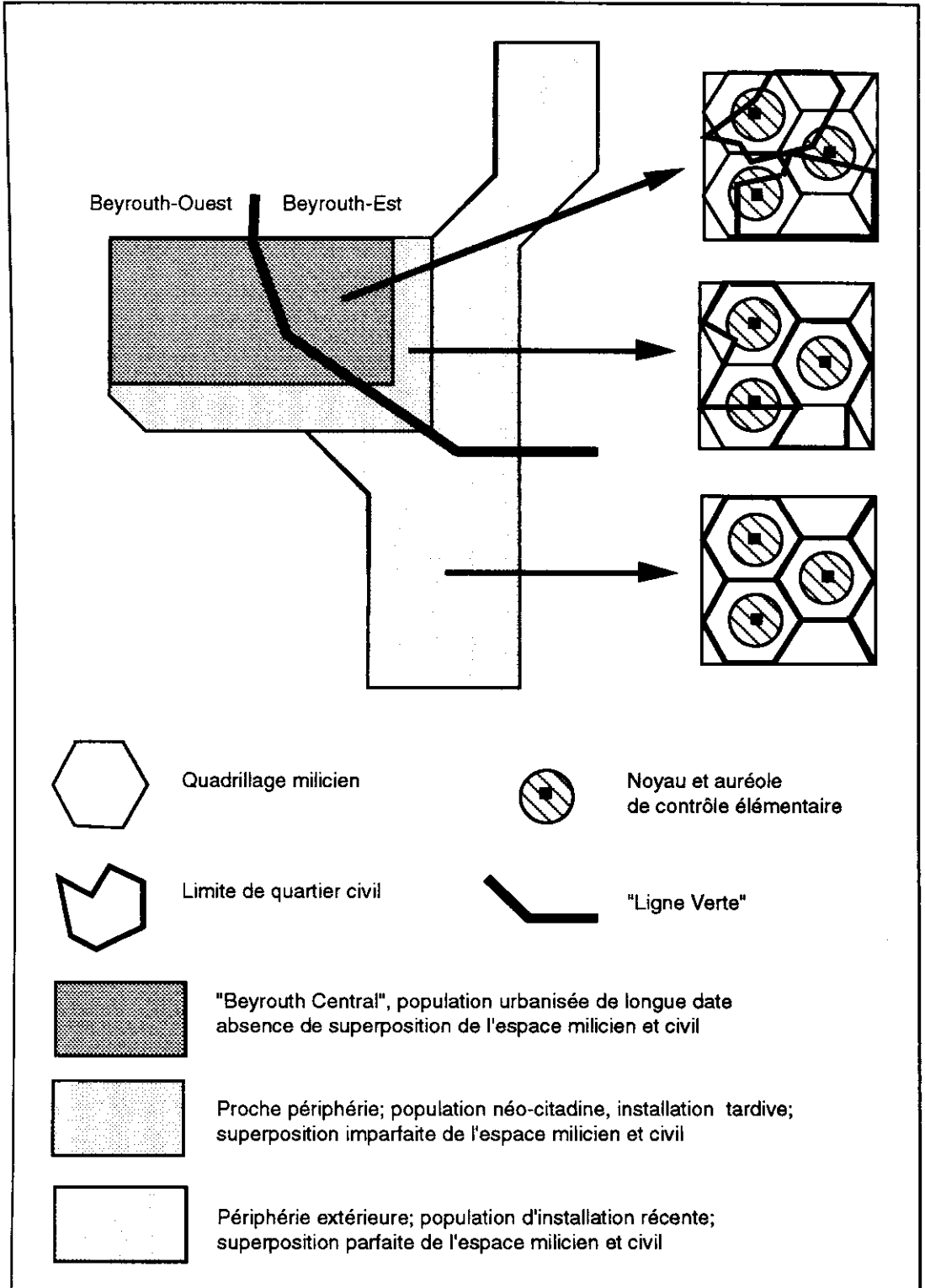


Fig. 2: L'espace civil et le quadrillage milicien à Beyrouth (1975-1985)

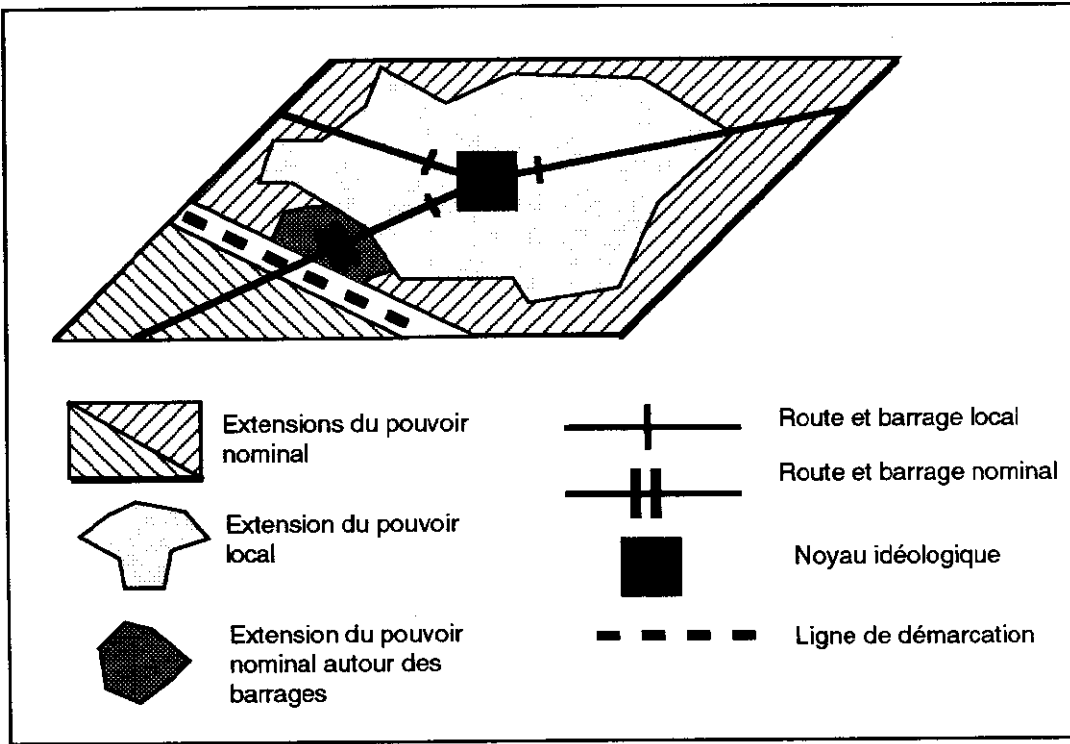
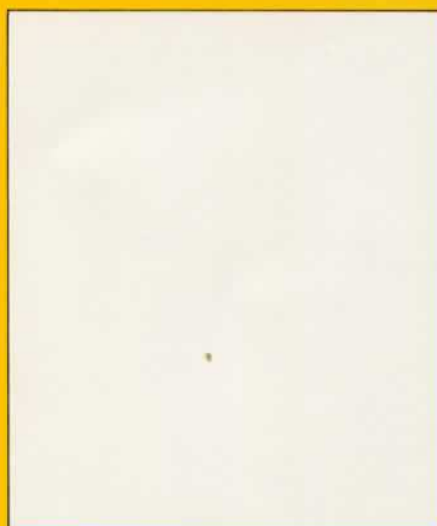


Figure 3 : L'extension territoriale des forces *de facto* et la survivance des noyaux (1978-1990)

Maison des Sciences de la Ville
Université François-Rabelais

E.I.D.O.S.

DANS LA VILLE, L’AFFICHE



COLLECTION SCIENCES DE LA VILLE
- N°4 -

TOURS
1993